

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 35 [i.e. 34]

Artikel: Notre plage
Autor: Gaillard, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LO CAION

CUAND Vincent de la Rèsse fut mûo, laissivé onna vegne d'on quartéron, onna cambuse avoué lo courti, on câion que n'avâi pas adî medzi à la fan, on lhâ, onne trabilliâ, quaque châle, trei z'écouallé et dâi z'hâlions défrepenâ.

Lâi avâi trei z'héritiers : Djan, lo plie vîhio, Daniet, lo dzouveno et la Nanette, la cherra (sucr.).

Djan l'a zu la baraque. Po lo courti, lè z'hâlion et z'écouallé, tsacon l'a prâi po sapart; mîmalement que sè sant tsecagnâ rappoo ào lhâ, que tsacon guegnîve et que l'ant tot démantibulâ ein terraillant dè coûte et d'autro.

Quand s'ein vegnu ào câion, Djan lâo z'a de dinse :

— N'è pas lo tot ! Ne s'agit pas de lo partâdz ! Dussé m'ein cotâ lè ge de la titâ, vu lo gardâ tot solet. Vo séde prâo que tant que lo père l'a vécu n'ein zu on câion à l'hotôt ; tant que lâi sâri à mon to, fau que lâi ein aussé ion assebin.

Sami.

TSANSON A TSANTA

Cô que vâo oûre onna tsanson,
Trâi sat de râisson,¹
Fête d'onna retse felieta,
Trâi sat de pétette.

L'étâi prouppretta qu'on ugnon,
Trâi gros pinguelion,²
Et galéza quo'na princesse,
Trâi crechauâ épaisse.

Son père crayâi la maryâ,
Trâi gros sat de blliâ,
Avoué lo valet ào gros Jules,
Trâi grôche pétuite.

L'étâi retsâ quemet Crésu,
Trâi gros sat d'étiu,
Pouet quemet on avau de rîta,
Trâi maillet sein titâ.

Mâ la bouïba amâve mî Djan,
Trâi petit z'avan,³
Quand bin son tsedau étâi maigro,
Trâi pot de venaigro.

L'étâi dzouveno et vergalan,
Trâi satset d'allian,⁴
Pe dzeinti sè pouâve pas vère,
Trâi truffiâre à trère.

Lo père dit : « Ne lo vu pas,
Trâi tsin po dzappâ,
Po biau-fe : n'a reîn à preteindre,
Trâi botolbie à reindre.

Se te lo preind te pâo saillâ
Trâi grôche couilli,
De l'ottô et vanna tè pudze,
Trâi puchéint' z'einludze.⁵

Na pas se te pregnâi Louè,
Trâi solâ ein coué,
L'a on domainio de ceint poûse.
Trâi galéza tsoûse.

La felieta l'a repondu :
Trâi tsè appondu,
Lo vu pas, câ dein lo maryâdzo.
Trâi valet bin sâdzo,

Lo tieu n'è pas 'na marchandi,
Trâi sucro candi,
Que dinse sè veind à la poûsa,
Trâi choûme,⁶ onna roûsa.

Marc à Louis.

¹ Sciure. ² Bouquet de sapin. ³ Osier. ⁴ Gland.
⁵ Eclair. ⁶ Anesse.

La poussière. — Un ami pénètre dans le cabinet de travail d'un homme de lettres au moment où celui-ci achève un article de longue haleine.

— Dieu ! qu'il y a de la poussière chez toi ! s'exclame le visiteur.

L'écrivain modestement :
— J'ai remué tant d'idées !

NOTRE PLAGE

NON village a son martinet caché à l'entrée du vallon des Vaux, forge renommée autrefois pour sa taillanderie, ses vieux moulins, détrônés par un « moulin agricole » et ne battant plus que d'une aile, sa bau-mé en pleine paroi rocheuse, qui a dû servir de refuge à quelque solitaire, de poste de guettement dans les temps troublés et qui maintenant ne voit plus que se rencontrer à Pâques les jeunes communiant et communiantes de seize ans, pour croquer et échanger leurs œufs.

Mon village se glorifie d'avoir eu sa station lacustre et sa ville romaine ; il est fier de sa briqueterie-tuilerie, de ses terres d'alluvions qui lui permettent d'être le plus grand pourvoyeur de « plantons » de poireaux. Il possède sa rivière, domptée, redressée, canalisée, faisant regretter aux anciens les nombreux creux, les « gots », disaient-ils, où goujons et perches mordaient si facilement à l'hameçon.

Il a maintenant sa grève, une forêt de vernes, de saules, de peupliers, précédant une forêt de roseaux, immense volière bruissante et chantante, où s'entendent les plus belles symphonies printanières et les plus lamentables nocturnes de grenouilles.

Et voilà que j'apprends une nouveauté qui éclipse tout cela.

— As-tu vu la plage ? me demande tante Elisa.

— La plage ! J'ai suivi la grève, la partie boisée, comme chaque fois que je reviens ; c'est ma promenade favorite.

— Ce n'est pas ce que j'entends ; là, le lac est à peu près inabordable. La plage est au-delà de la rivière, plus loin encore que l'ancienne ligne de tir. Il vaut la peine d'y aller. On ne jure plus que par la plage, notre plage. On y vient de loin, même les Sainte-Cix brûlent Yverdon, le dimanche, pour venir faire trempe chez nous ; ils ont leur place de choix et il y en a encore à prendre pour ceux qui le désireront, tu peux le dire dans les « papiers » où tu écris. Les choses — ici elles se sont créées toutes seules — ne se font pas à demi chez nous ; tu verras, ce n'est pas une plagette pour une famille de douze

personnes, y compris les enfants. Ceux qui en ont goûté y retournent, si ce n'est pour se baigner, du moins en spectateurs, ce qui est mon cas, tu peux bien le penser ; à mon âge, on préfère la baignoire en zinc et son intimité aux exhibitions de nu sous le grand soleil. Il y a même une guinguette, ouverte le dimanche, où l'on vous rafrâîchit des mieux sans vous écorcher. Enfin quoi, c'est quelque chose à voir, notre plage. Va, et tu m'en diras des nouvelles.

Et j'y suis allé un dimanche, afin qu'à l'occasion je puise y noyer ma déconvenue au fond d'un bock ou d'une citronnade.

J'y suis allé et j'en suis revenu enchanté, par des chemins — disons cheminets, pour être du pays, — des sentiers à travers des buissons, des aulnes en mal de croissance rapide et même une pinède en miniature, avec des clairières où somnolent des habitations de toutes grandeurs et de tous styles, mais alliant la simplicité et la rusticité, retraites, m'a-t-on dit, de retraités de l'Etat et de la Confédération, voire de petits rentiers qui, dans leurs vieux jours, ont cru bon de bâtir sur le sable, de fuir les agglomérations des villes et des villages et jusqu'à l'odeur des étables, pour se confiner dans une vie méditative, stimulée par les soupirs de la grève et les murmures de l'eau. Chaque maison est jalouse de son isolement et ne supporte ni vis-à-vis ni adossement ; elles jalonnent en quelque sorte la grève jusqu'à la plage.

Là, tout est nature, sauf la buvette de 20 m² qui, ce dimanche, bourdonnait comme une ruche, avec des explosions de bouchons, et une jetée de fortune faite de pieux, de branchages et de quelques planches, jetée que je n'ai pas vu utiliser et qui ne doit pas servir à grand'chose, puisque de son extrémité on n'ose plonger, l'eau n'ayant qu'un demi-mètre de profondeur.

Du sable, du beau sable dans lequel les pieds frétillent et les corps se roulent avec délice, une rive en banc gazonné, festonné naguère par les vagues, et ombragée à souhait, où se tient la galerie, qui se garnit de 3 à 6 heures seulement par les papas et les mamans, les gens d'âge et de respect, venus se distraire après leur sieste et s'étonner de toute cette jonglerie aquatique, eux qui, nés sur les bords de ce lac, n'ont pas pu apprendre à nager et se rappellent à peine leurs rares barbotées parmi les roseaux.

De l'eau propre, que ne souillent des déchets d'aucune dénomination venus du domaine des hommes ou du domaine des poissons ; de l'eau que les trombes et les vents ne parviennent pas à troubler, qui roule à peine, qui dort plutôt sur un immense lit de sable, appelant les nageurs à cent mètres du bord et, grâce à cela, ne provoquent pas de congestion, même chez les plus imprudents ; de l'eau pour les bébés, les novices, les peureux, où vous pouvez à votre gré en prendre à hauteur des genoux, de la ceinture, des épaules, et cela en une progression insensible et pleine de charmes humides.

En un mot, c'est un coin de lac où l'on ne peut pas se noyer et d'où l'on sort propre. Pas de cabines ni de tentes ; il y a tant de paravents naturels parmi les vernes et les saules, et tant d'ombre et tant de place, qu'en vérité elles jureront dans ce cadre pittoresque, dans ce coin retiré que nul n'avait soupçonné jusqu'à maintenant et que les progrès de l'hygiène alliés à la « philie » de l'eau ont fait découvrir. Les autos

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Administration du Conteum
Pré-du-Marché, Lausanne

elles-mêmes l'on découvert, et plusieurs se cachaient dans la partie la plus épaisse du bois, comme honteuses d'apporter la civilisation sur cette plage primitive.

De l'eau, du sable, du gazon, de l'ombre, un « chez-soi » délicieux, une retraite enviable, il ne manquait, pour que rien ne jurât, que le vulgaire pique-nique ou le simple casse-croûte des grands, le sujottement d'une plaque de chocolat des petits, hors de la vue de la buvette ; mais... il faut des accommodements et certaines commodités !...

M. Gaillard.

CEUX DE 1865

LES « 65 » ont formé une société de Lausanne et environs lors de leur cinquantième anniversaire; au demi-siècle, cela avait sa raison d'être, à plus juste titre que les sociétés de contemporains de 30 et 20 ans qui se forment aujourd'hui ; gageons que les « 1933 » vont bientôt se mettre en branle.

Notre section a pour membre d'honneur le roi d'Angleterre, lequel n'a sans doute pas encore été avisé de sa nomination, le comité craignant que Sa Majesté fasse les frais de transmettre une caisse de Dézaley aux camarades du canton de Vaud.

Parmi les membres actifs, il en est de grands, de courts, gras ou maigres. Presque tous ont arboré les poils blancs, à moins qu'ils ne soient peints comme les vieux sacs militaires du temps de Napoléon Ier ; quelques-uns, cependant, ont moustaches et cheveux d'un si beau noir qu'ils font tache dans le groupe ; Doudin a vainement cherché à leur soutirer l'adresse de leur marchand de cosmétique. Tous sont orphelins, mais, certains ont encore leur belle-mère — s. v. p. ne souriez pas, attendez la fin de la phrase — et s'en félicitent.

La santé générale est bonne ; deux ou trois déclinent tout doucement et se plaignent : l'un devient sourd, un autre possède un foie et un estomac depuis 69 ans qui le gênent dès les quarante années de sa vie, les cardiaques dorment la tête au pôle nord et les pieds au pôle sud.

En général, les sociétés se maintiennent par le rajeunissement des cadres ; la nôtre fait exception : elle est destinée à sombrer dans le néant ! Combien nous attendent déjà dans l'autre monde ! Quand tous les bons seront partis, il restera un petit noyau, ceux qui ont eu des fonctions judiciaires demeureront les derniers ; s'en plaindront-ils, je ne le sais et en 1955 nous ouvrirons là-haut, entre deux nuages une petite lueur : nous verrons Delaharpe ayant encore bon pied, bon œil et bonnes dents qui, enfin, cumuleront les places de président, secrétaire et caissier de la société des contemporains de 1865 et gèrera très sagement les centaines de mille que nous aurons laissées en caisse. A sa mort, le soleil se voilera et toute la population terrestre déménagera dans la planète Mars.

Sic transit gloria mundi !

Julius.

UNE RENCONTRE

Récit de chasse.

E'EST le matin, un frais matin d'automne. La lourde toison noire des sapins, la grêle ramure des hêtres dépouillés, l'étroite et longue bande de prés qui, entre les deux coteaux boisés, glisse à perte de vue jusqu'au bas de la vallée, sont délicatement poudrés d'une fine couche de gel. On n'aperçoit encore que les avant-coureurs du soleil, les grands nuages de purpre intense qui montent à l'horizon, vers l'est, comme d'une invisible et puissante fournaise. La nature demeure toute pénétrée du doux et solennel recueillement de la nuit à peine dissipée. Un silence bienfaisant, une paix infinie.

Je suis posté à la Marnière, à la lisière de la forêt du Taureau. Le sillon blanc de la grande route disparaît là-haut, dans les arbres, et, derrière moi, se traîne, sinueux et rapide, du côté de Pleigne. Un sentier tortueux, qui mène à Movelier, un chemin défoncé qui va je ne sais où, le rejoignent à l'endroit où mes compagnons m'ont laissé. J'attends et je rêve.

Mon fusil à l'épaule, car le gibier ne m'arrivera pas de sitôt, je pense moins aux émotions probables de la chasse, qu'à de vagues et chers souvenirs dont j'essaie de préciser la forme et le sens. Ils dansent devant moi, insaisissables et charmants ; je leur souris, je les appelle, ils me frôlent de leurs ailes et s'évanouissent...

— Ah !...

Sur la crête du Taureau un abolement, l'abolement douloureux et féroce du lancé. Et toute la meute suit, hurlante, affolée. Le vallon, délicieusement tranquille l'instant d'avant, s'emplit d'un vacarme infernal. J'ai un mouvement de dépit, et presque de colère. Mais il ne dure point. Le vieil instinct de cruauté qui sommeille en chacun de nous s'est éveillé. La chasse est poussée vers la Marnière. Attendons !

J'arme mon fusil, je le caresse du regard, et j'écoule, immobile, prêt à faire feu.

Mais non, les chiens s'éloignent. Fausse alerte ! Ils sont déjà sur l'autre versant du Taureau et je n'entends plus rien. Cependant un bruit étrange s'élève, à quelque distance. C'est comme un grincement de roues qui se fondrait dans un lointain murmure de foule. Cela descend, toujours plus net, toujours plus mystérieux aussi, par la route, à travers la forêt.

Intrigué, je m'avance de quelques pas. Je ré-écoute presque aussitôt.

La tête d'un cheval se montre, entre les arbres. Sur un char de paysans, un cercueil dessine sa ligne sombre. Quelques hommes marchent derrière, le chapeau à la main, sans paroles, des villageois graves et tristes, qui accompagnent jusqu'à sa dernière demeure le père, le frère ou l'ami. Ils viennent de Mettemberg, sans doute ; ils se rendent à Movelier, par Pleigne, — deux grandes lieues de chemin pour enterrer leurs morts. Des femmes et des enfants surgissent ensuite, à la débandade. Mais d'où sort donc cette plainte obstinée, cette mélodie lugubre qui enveloppe le morne convoi ?

Au milieu des deux groupes, seule, une forme noire s'agit. Je distingue un visage inspiré, une bouche frémisante, des yeux de fièvre. Et, tout-à-coup, je revois les préfices des funérailles romaines, les *praeficae* de mes classiques. Une pleureuse ! C'est bien une pleureuse, qui récite et psalmodie les prières du deuil, d'une voix monotone, perçante et dolente, sans arrêt et sans fin. De temps à autre, les femmes, à l'exemple du cœur antique, se mêlent aux lamentations. Et le cortège défile, pensif et gémissant, sous le soleil qui, dans le ciel d'un bleu féerique, se lève et resplendit.

Je m'assieds à l'écart, près d'un tronc moussu au coin de la haie où j'étais posté. Je me découvre, et, le fusil sur les genoux, je laisse passer la mort, moi qui m'apprétais à la donner. Oh ! certes, ma victime n'eût été qu'une de ces bêtes inoffensives qu'on tue sans remords. Avisas-je le droit de lui prendre la vie ? Ne connaîtrait-elle pas la suprême angoisse, l'horrible souffrance de la minute finale ? Je sentis mon esprit se troubler, mon cœur s'amollir...

Puérils scrupules peut-être, sensiblerie de poète ! Réflexions banales, exagérations ridicules, qu'un membre de la Société protectrice des animaux jugerait par trop naïves ! Pour un chasseur, décidément... J'ai beau réagir contre l'accès de dégoût et de pitié auquel je m'abandonnais. Un haussement d'épaules, un sourire dédaigneux n'ont pas raison de ce réveil subit de la conscience. Non, je ne peux plus, je ne veux plus...

A ce moment, les chiens hurlèrent de nouveau, excités par l'interminable poursuite, grisés par l'approche de la victoire. Ils couraient sur moi. Leur proie allait déboucher, là... là... Nerveusement, mes doigts se collent au fusil. Je me redresse. J'épaule...

Mais voici, là-bas, à Movelier, les cloches se mirent en branle. Elles chantent pour celui qui dormirait près d'elles, à l'éternel bercement de leurs calmes harmonies. Le vent léger m'apportait leur sonnerie lente. Mon arme s'abaisse d'elle-même.

Un lièvre fila devant moi, à petits sauts fatigués et désespérés. La meute le serrait de près. Il rassemblait toutes ses forces et, d'un bond

formidable, se précipita dans un buisson pour la dépister. J'aurais pu le saisir, en étendant le bras. Les chiens, déroutés, cherchèrent longtemps, sans trouver. Ils se lassèrent et repartirent plus loin...

La tentation était forte pour un chasseur. J'hésitai, je l'avoue. Le lièvre me surveillait, d'un air craintif et résigné... Les cloches, au fond du val, chantaient toujours... Je m'enfuis...

— Vous n'avez rien vu ? me cria un de mes compagnons, qui venait, en courant, de mon côté.

— Non.

— Mais la chasse a dû vous arriver...

— Non.

— Ah !... Je ne comprends pas...

Un imperceptible froissement de branches dans la haie. Le lièvre détalait, sans que mon camarade s'en doutât.

— Je ne comprends pas...

Il ne compris jamais, car j'eus soin de ne pas trahir mon secret, les quolibets étant un gibier dont je suis peu friand. Les gorges chaudes que l'on aurait faites sur moi, au « rapport » !...

Virgile Rossel.

FAIRE-PART A L'AMÉRICAINE

Le Médecin.

A la demande formelle des familles intéressées au mariage dont j'ai l'honneur de vous faire part, j'ai ausculté, sondé, analysé, désarticulé, disséqué et recousu mon neveu, Arthur Bistouri, bachelier-ès-sinapsisme. Cet examen m'a amené au diagnostique suivant :

Le malade, âgé de vingt-cinq ans, de parents sains, ayant toutes ses dents et tout ce qu'il faut pour faire un parfait mari, est atteint d'une amouréthisie aiguë et compliquée d'un léger mabolisme. La maladie a son siège au cœur, avec transports intermittents au cerveau et autres parties sensibles de l'organisme.

Cette maladie a dû être contractée dans un cours de danse ou dans un match de tennis. Signes caractéristiques : le malade pousse des soupirs à fendre l'âme d'un être reposé aux poursuites, tourne le blanc des yeux au ciel, fait des vers, pince la guitare et maugrit à vue d'œil.

Traitements à suivre : la seule chance de guérison, c'est d'administrer à ce malade, en une seule fois et sans tarder, une gentille femme dont l'âge serait plus près de vingt que de quarante et ayant au surplus, d'autres agréments, comme un petit avion, par exemple.

Devant la gravité du cas, mon devoir d'oncle et de médecin m'oblige de prescrire :

— Mon neveu, Arthur Bistouri, doit épouser, dans les huit jours Mademoiselle Zéphirine Boucharmel, élève du Pensionnat des Coeurs purs. Tout permet d'espérer que le malade trouvera l'ordonnance à son goût et que les effets du remède assureront une guérison durable.

Mon ordonnance, conforme au Codex matrimonial, sera préparée à la pharmacie de l'Etat-Civil, en présence des témoins. Elle sera affichée dans les communes intéressées.

Le médecin de la famille :
(p. c. c. F. W.) Alcide Féniquet.

LE TRAIN MANQUE

L'AUTRE jour, dans le hall d'une grande gare, un gendarme remarqua un jeune homme de condition évidemment modeste, mais qui arborait ce matin-là une redingote toute flamboyante et des bottines d'un vernis éblouissant. Ce jeune homme se promenait de long en large, agité, fébrile, comme un fauve dans une cage, et l'agent, pris d'un soupçon subit, s'approcha avec prudence du voyageur qui écumait.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, vous me paraissez fort troublé, et si je pouvais vous servir en quelque chose...

— Me servir en quoi, monsieur l'agent ? Pouvez-vous me faire revenir ici le train de 8 heures 9 que j'ai raté parce qu'il est parti à 8 heures 8, le gueux !

— La chose me paraît peu vraisemblable...